

ANDREA TORRES BALAGUER

TRAIT D'ESPRIT

Une silhouette fine de poupée en robe de soie rouge, une main de danseuse arquée dans le dos, le visage emporté par un trait de pinceau sur le tirage. C'est le monde intensément pictural, influencé par les maîtres anciens et le surréalisme, de cette jeune artiste de Barcelone qui ne ressemble à personne. Rencontre.

par Valérie Duponchelle

Il y a chez Andrea Torres Balaguer ce sens de la beauté induite qui unit le monde des peintres et celui des cinéastes pictorialistes, de Jane Campion (*The Portrait of a Lady* et l'écriture à l'anglaise du titre du film sur l'envers de la main de la narratrice, la toute première image) à Wong Kar-wai (*In the Mood for Love* et les robes de soie trop ajustées, portées par la fine Maggie Cheung). Comme chez le peintre danois Wilhelm Hammershoi, ses belles s'esquivalent, sont souvent de dos et offrent la vue de leur nuque pâle, baissent les yeux, détournent le regard du spectateur par le geste gracieux d'une main ou la courbe souple d'une natte. Posé sur un tissu précieux, leur visage est parfois caché par un bouquet de fleurs blanches, à la fois apprêtées et sauvages.

Dans sa dernière série, « *The Unknown* », c'est un coup de pinceau – argenté, doré, crémeux – qui se pose sur la photographie, efface le visage du modèle et emporte ainsi, dans sa touche, son regard hors champ. Il ne reste que la beauté sculpturale d'une pose, de dos, de profil, de face ou de trois quarts comme dans les portraits de cour. Il faut deviner la femme cachée, juste à travers cette robe au rouge opéra qui semble nouée depuis la nuit des temps, cette robe bleu persan aux motifs pourpres dont l'échancrure souligne le nœud du dos et l'équilibre du petit chignon. Leçon de grâce pure, comme un ballet interrompu le temps d'un clic. Les Parisiens ont découvert Andrea Torres Balaguer à Paris

Photo 2018 (Galerie In Camera) où cette Catalane de 30 ans, brune comme Olga Picasso, fine comme un bambou, figurait dans la sélection de Fannie Escoulen, Elles x Paris Photo, mettant à l'honneur les femmes photographes. Elle est la première à participer à cette rubrique « portfolio » du F.

DES IMAGES INFUSÉES DE RÊVES À LA MANIÈRE DES SURRÉALISTES

Son e-mail est en catalan. Mais elle parle en anglais, sans interruption, avec les « h » aspirés de la langue espagnole. Andrea Torres Balaguer est née en 1990 à Barcelone. C'est dans la ville méditerranéenne que cette flamme vive a étudié tout d'abord le journalisme, puis s'est jetée dans les Beaux-Arts. « *Je pensais gagner ma vie par le photojournalisme car c'est très difficile, en Espagne, de vivre de son art. J'ai été en Afrique, au Ghana, au Sénégal, passant des reportages Coca-Cola aux défilés de mode locaux. Pendant mes temps libres, j'ai commencé à prendre des photos différentes, strictement artistiques, de mes amis, de moi, juste pour le plaisir de créer. J'aimais imaginer des scènes, je passais beaucoup de temps à les construire* », confie cette « *amoureuse du cinéma le plus esthétique* », l'œil rivé sur celui, si perfectionniste, des chefs op'. Elle cite Ingmar Bergman, pour tous ses films. Et *La Favorite* (2018) sur les amours de la reine Anne (Olivia Colman) et de la machiavélique Sarah Churchill (Rachel →



Una de la serie
autoportraits
negres, «The Unknown».
Catalano y explore
question de
l'identité.

Italiques.



Gardenia (ci-contre).
Sleeth (ci-dessous).



V. (en haut à gauche).
Clover (ci-dessous à gauche).

“LES VISAGES NE SONT PAS
ASSEZ MYSTÉRIEUX
ET LIMITENT L’IMAGINATION.
JE ME SUIS PRISE EN PHOTO
SANS ME MONTRER”

→ Weisz). pour les talents cumulés de son réalisateur, l’Athénien Yorgos Lanthimos, et de son directeur de la photographie, le Dublinois Robbie Ryan. « Le scénario est bien, mais les couleurs, la lumière, on peut voir un tableau dans chaque image ! ».

Un jour, à la fin de ses études, Andrea Torres Balaguer a pris l’appareil photo en argentique que son grand-père lui avait donné, des années plus tôt, avant de mourir. « J’ai repris la technique du rêve, utilisée par les surréalistes, une forme d’arrêt sur image auquel on repense en essayant de comprendre ce qui n’a de sens que pour vous. La psychanalyse m’a ensuite passionnée par ses associations libres et son pouvoir narratif. J’ai lu Freud qui m’a donné des clés, même si je n’aime pas sa misogynie. J’ai ainsi abouti à des images qui correspondaient à un certain sens pour moi, mais qui s’ouvraient à une multitude d’autres sens chez ceux qui les regardent, avec leur propre subconscient. Cette technique de collages visuels a abouti à ma première série « Hypnagogia », en 2012, qui fait référence à cet état de demi-sommeil avant le sommeil lui-même. C’est le moment où l’on lâche prise,

où la conscience demeure, mais où le corps s’engourdit. Et donc la raison. C’est le moment où l’on voit des choses qui ne sont pas réelles : un jour, j’ai vu ainsi un phoque traverser ma chambre, je savais bien que ce n’était pas possible, mais c’était fascinant. » Chaque image de la série est une histoire scénarisée en soi autour d’une femme qui n’est pas l’artiste ; toutes, ou presque, sont traversées par la même figure noire. Ni Photoshop ni aucun trucage numérique pour créer le surnaturel. « J’ai décidé ensuite d’effacer les visages, dans ma série “Moon” où le visage se détourne. » Il laisse l’objet parler à sa place au premier plan, comme dans un tableau de Vermeer qui s’est servi d’une lettre, d’un tapis posé sur une table, d’un luxueux chapeau d’officier en poil de castor pour introduire son énigme.

« J’ai été plus loin, avec les coups de pinceau directement sur le tirage, dans ma série “The Unknown”. Les visages ne sont pas assez mystérieux et limitent l’imagination. Je me suis donc prise en photo sans me montrer. Je sais que c’est moi, mais seulement moi le sais. J’ai d’abord beaucoup photographié en extérieur, dans les bois, dans les champs, sur les sentiers, toujours en lumière naturelle. Puis je suis revenue vers l’intime. J’étais influencée par la peinture hollandaise et les peintres de la Renaissance. Ils utilisent toujours la lumière du jour qui traverse les fenêtres, comme source unique de lumière. Cela confère une plus grande intimité à l’image. Le procédé permet aussi de diriger la lumière sur le point qui vous intéresse, comme le fil d’une histoire ». Trente ans et plein d’images dans sa (jolie) tête.



Andrea Torres Balaguer, née à Barcelone en 1990, a débuté dans le photojournalisme, notamment en Afrique, avec des reportages au Ghana et au Sénégal. Pendant ses temps libres, elle glisse rapidement vers une expression plus artistique.